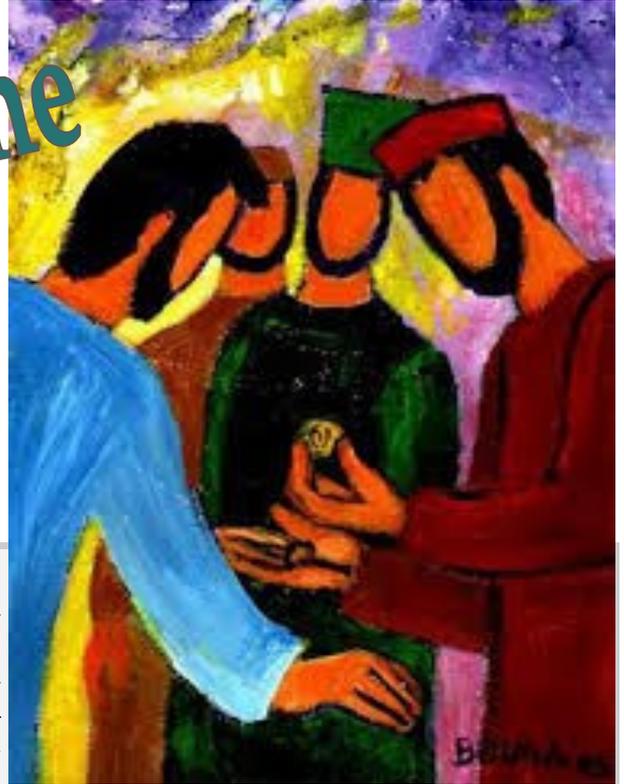




Une Lanterne

N°250



1° Lecture du livre du prophète Isaïe (Is 45, 1.4-6)

Ainsi parle le Seigneur à son messie, à Cyrus, qu'il a pris par la main pour lui soumettre les nations et désarmer les rois, pour lui ouvrir les portes à deux battants, car aucune porte ne restera fermée : « À cause de mon serviteur Jacob, d'Israël mon élu, je t'ai appelé par ton nom, je t'ai donné un titre, alors que tu ne me connaissais pas. Je suis le Seigneur, il n'en est pas d'autre : hors moi, pas de Dieu. Je t'ai rendu puissant, alors que tu ne me connaissais pas, pour que l'on sache, de l'orient à l'occident, qu'il n'y a rien en dehors de moi. Je suis le Seigneur, il n'en est pas d'autre. »

Je t'ai rendu puissant, alors que tu ne me connaissais pas, pour que l'on sache, de l'orient à l'occident, qu'il n'y a rien en dehors de moi. Je suis le Seigneur, il n'en est pas d'autre. »

Ce texte fait partie des nombreux messages de consolation apportés aux exilés de Babylone par ce prophète anonyme que l'on appelle « le II° Isaïe ». Pendant une dizaine d'années, de 550 à 539 av. J-C., cet homme de foi entreprit de reconforter ses compatriotes, découragés par un exil qui n'en finissait plus. Homme d'écoute, attentif aux événements, il perçoit dans la montée en puissance de Cyrus, roi de Perse, une délivrance prochaine.

En 553 av. J-C. ce prince de Perse avait secoué le joug du roi des Mèdes dont il était vassal. Il unifia la puissance perse et celle des mèdes, et partit à la conquête de l'Asie Mineure qu'il enlève au roi Crésus.

Les nouvelles se répandent partout et parviennent à Babylone Et avant même que Cyrus ne poursuive ses victoires spectaculaires, tant vers la mer ionienne (entre la Grèce et l'Italie) que vers l'Indus (à la frontière du Pakistan et de l'Inde), le prophète en exil lit ces événements avec sa foi et pressent là que Dieu va se servir de ce souverain pour délivrer les israélites en exil. D'autant plus que déjà on parle de la renommée de Cyrus qui, partout où il passe, respecte les religions et les peuples !

Mais cette annonce fait scandale et soulève des objections et des critiques (les fameux *murmures bibliques*) : Yahvé peut-il avoir recours à un païen pour libérer ses fidèles exilés ? Le prophète doit donc bousculer les prétentions de ses coreligionnaires qui voudraient dicter à Dieu sa conduite. C'est pourquoi il réaffirme avec force que Cyrus a bel et bien été choisi par Dieu et en quelque sorte « consacré » pour être son instrument !

Le prophète y va fort ! Le début de son texte se présente comme une investiture royale, assimilant Cyrus à un roi d'Israël. Yahvé consacre celui qu'il a choisi, lui promet assistance et protection (c'est le sens de *prendre par la main*), l'assure à l'avance du triomphe sur ses ennemis.

Dans son oracle, le prophète précise quelle victoire Yahvé promet au roi Cyrus, en évoquant les *portes à deux battants*. Pour les exilés, le sens est clair : il s'agit des célèbres portes en bronze de Babylone ... qui s'ouvriront en effet devant Cyrus, sans coup férir. Babylone tombera sans qu'il y ait eu besoin de livrer bataille !

C'est pour son peuple que Dieu conduit Cyrus de victoires en victoires, il lui confère une mission, lui décernant le titre de « messie » !

Cyrus ne connaît pas Dieu et pourtant il va se conduire comme un élu de Lui. Il va en effet se montrer magnanime comme il avait laissé la vie sauve à tous les rois qu'il avait vaincus. Il ne causera aucun dommage à la ville de Babylone, il respectera la religion des vaincus. Comme le sera toute la dynastie des Achéménides (de Achéménès - pro. *akéménès*—roi légendaire choisi comme fondateur de la dynastie de Cyrus), le roi perse est libéral et agit en conformité avec un idéal dit « Arta » en perse, dont certains souverains ajouteront ce terme à leur nom : ex. Arta Xercès. Pour le prophète, c'est Yahvé qui est maître des pouvoirs politiques, c'est lui qui confère la puissance et mène les événements.

Evangile selon saint Matthieu (Mt 22, 15-21)

Les pharisiens allèrent tenir conseil pour prendre Jésus au piège en le faisant parler. Ils lui envoient leurs disciples, accompagnés des partisans d'Hérode : « Maître, lui disent-ils, nous le savons : tu es toujours vrai et tu enseignes le chemin de Dieu en vérité ; tu ne te laisses influencer par personne, car ce n'est pas selon l'apparence que tu considères les gens. Alors, donne-nous ton avis : Est-il permis, oui ou non, de payer l'impôt à César, l'empereur ? » Connaissant leur perversité, Jésus dit : « Hypocrites ! pourquoi voulez-vous me mettre à l'épreuve ? Montrez-moi la monnaie de l'impôt. » Ils lui présentèrent une pièce d'un denier. Il leur dit : « Cette effigie et cette inscription, de qui sont-elles ? » Ils répondirent : « De César. » Alors il leur dit : « Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » A ces mots ils furent étonnés, le laissèrent et s'en allèrent.

Cet épisode est cité par « l'évangile de Thomas, 100 » mais aussi par St Justin (~100-165) qui ne le présente pas comme une controverse. Voici le texte de Justin : En ce temps-là, s'étant approchés de Jésus, certains lui demandaient s'il fallait s'acquitter de l'impôt à César. Il leur dit : *Dites-moi, la pièce de monnaie, de qui a-t-elle l'effigie ?* Ils déclarèrent : *de César.* Il leur répondit : *Rendez donc à César ce qui est à César, et ce qui est à Dieu, à Dieu.* (1 Apologie 17).

Il existait donc une tradition antérieure qui a circulé indépendamment des évangiles ! Cela nous montre qu'au niveau de Mc, auquel puise Mt, on a changé le texte primitif (une consultation pour demander au rabbi Jésus son avis) en une controverse. Pour Jésus, vu que la pièce porte l'effigie de celui qui la frappe, l'empereur, il convient de payer l'impôt à la puissance occupante.

En plaçant cet épisode, juste après celui des vigneronniers homicides, en y ajoutant une introduction spéciale, on a fait de cet épisode une riposte des chefs du peuple à la « pointe » que Jésus leur avait envoyée en finale de la parabole.

A l'époque de Jésus, la question politique est essentielle, car la survie du peuple juif en dépend ; aussi les débats sont aigus. Tout commence par un discours flatteur des disciples des pharisiens et des hérوديens, parti « au pouvoir ». Cela consiste à broser un magnifique portrait de leur adversaire : Jésus est un être de vérité. Donc, ce qu'il dira ne sera pas suspect de douceurs politiciennes, écrivent Mr et Mme Deremble. Cela n'en fera que mieux apparaître la faille majeure des pharisiens : leur hypocrisie. La question des pharisiens les met d'emblée en faute. En effet, l'impôt devait se payer exclusivement en monnaie romaine. La pièce portait une représentation du buste de l'empereur, couronné comme un dieu avec cette inscription : *Tibère César, fils du divin auguste, auguste.* Les prétentions divines étaient nettes, même si, personnellement, Tibère (empereur de 14 à 37) s'estimait « un homme comme les autres ». C'est surtout à partir de Caligula (qui lui succéda de 37 à 41) que les empereurs revendiquèrent sans humour leur identité divine.

Or, l'A. Testament interdisait formellement les images humaines en raison de ce risque de déification ! C'est d'ailleurs pour respecter cette sensibilité religieuse, que les gouverneurs romains, sur le territoire juif, frappaient des monnaies sans image. Mais pour l'impôt impérial, on n'échappait pas à la pièce impie que, selon l'humour du récit, Jésus fait sortir de la poche des pharisiens, qui se prétendaient fidèles aux interdits de la loi divine ! Les piègeurs sont piégés par Jésus !

Le tribut à Rome était une lourde soumission. La question de l'impôt était donc une question centrale. Certains refusaient de la payer. La question posée à Jésus a aussi une portée religieuse : peut-on être assujéti à une loi humaine quand on se sait enfant de Dieu ? Les chrétiens du temps de Mt ne cherchent pas le conflit, ils le reprochent même à ceux dont l'affrontement aux romains et l'insoumission à Rome, ont valu la chute de Jérusalem. Il faut jouer le jeu de la société. Dès ses débuts, le christianisme pose les jalons de la laïcité ! Obéir au pouvoir politique, tout en gardant la foi !

La finesse de la réponse mise sur les lèvres de Jésus tient dans le contrepoint littéraire, c.à.d. dans le second volet du récit. Ce qui importe c'est de rendre à Dieu ce qui lui revient. Le respect des règles de la société civile n'entraîne aucune compromission par rapport à ce qui est dû à Dieu, et l'essentiel est là : « Faire sa volonté », accepter ce qui est, avec miséricorde, savoir partager et avoir le souci de l'autre. Le Royaume de Dieu n'est donc pas un pouvoir face à un autre pouvoir, mais une façon de vivre l'amour au sein de la société civile.

Quel est le piège posé à Jésus ? S'interroge Claude Tassin. S'il refuse l'impôt, il pousse à la rébellion politique ; s'il l'admet il idolâtre l'empereur qui frappe la monnaie avec son image signe de son pouvoir. La réponse déplace le problème à partir d'une symbolique que les interlocuteurs de Jésus pouvaient saisir. La symbolique est dans l'effigie : certes la monnaie impériale porte l'effigie, mais l'homme est l'effigie de Dieu (Gn 1,27). Finalement on peut traduire : rendez donc à César ce qui relève de son domaine (sa pièce de monnaie), mais, et c'est la pointe de l'argument, ne lui donnez pas ce qui en vous, n'appartient qu'à Dieu.

La leçon joue sur trois tableaux :

A) le drame de la Passion s'annonce discrètement, puisque devant Pilate, les adversaires de Jésus tenteront de porter le procès sur un plan politique.

B) Les interlocuteurs repartent étonnés, car Jésus fait de l'occupation romaine un problème secondaire, le respect de la Loi de Dieu (tu aimeras ...) doit être le souci principal du croyant.

C) Cet épisode est un enseignement pour aider les chrétiens à se situer dans l'empire romain : ils se soumettent aux autorités politiques (comme Paul l'a écrit dans la lettre aux Romains 13, 1-7) aussi longtemps que l'Etat ne prend pas la place de Dieu en se faisant adorer ou en légalisant des injustices.

Cet épisode reste le gouvernail de tout chrétien engagé dans la cité, conclut C. Tassin.

L'impôt à César est un tribut, un impôt direct que les provinces conquises devaient payer à l'empereur en tant qu'« assujetties » à son pouvoir. Les zélotes juifs se faisaient un devoir religieux de ne pas s'y soumettre, tandis que les hérodiens appuyaient le pouvoir occupant (pour que Hérode reste en place !) ; les pharisiens s'en accommodaient à condition de garder leur liberté religieuse. La question était délicate, les rabbins la discutaient souvent ! Jésus dépasse le niveau du *per-mis* et du *défendu*. Il ne donne pas de recette pour un comportement civique. Sa double recommandation révèle son acceptation des règnes provisoires de notre monde, mais tout en gardant un regard critique : Rendez à l'Etat ce qu'il faut, tout ce qu'il faut, et rien que ce qu'il faut. Tout ce que vous êtes, toute votre personne, n'est à rendre à personne : c'est vous.

Après 4 paraboles, voici 4 controverses dont l'importance ira en crescendo, dit Michel Hubaut. Nous sommes toujours à l'intérieur des ce « grand procès » fait à Jésus ... et la communauté de Mt. Chaque fois, Jésus est appelé « Maître », titre que l'on donnait à un Rabbi. Ce titre marque le fossé entre les juifs et les chrétiens, car lorsque les disciples s'adressent à Jésus, ils lui donnent le titre de « Seigneur ». Seul, cependant, Judas emploie « Rabbi » par deux fois (26,25 & 49).

Jésus n'est pas dupe de la malice cachée dans la question sur le tribut (*tributum, en latin*) à César : Hypocrites, leur dit-il !

Dans sa réponse, Jésus élève le débat où on veut l'amener. Il n'est pas venu donner des leçons de comportement civique. Il n'invite ni à la résignation face au pouvoir établi, ni à la reconnaissance des mesures injustes de l'état impérial.

Il manifeste par sa réponse que, s'il accepte l'existence de règnes temporels dans notre monde, il reste critique par rapport à leur pouvoir et ne les absolutise pas. Rendez aux autorités ce qu'il faut, et rien de plus.

Le piège tendu à Jésus se retourne contre ses détracteurs : « Montrez-moi la pièce du tribut. »

En sortant de leur poche la fameuse pièce, ils avouent que, s'ils ont la fameuse pièce, c'est qu'ils payent l'impôt ! Alors pourquoi la question !

« Cette effigie et cette inscription de qui sont-elles ? »

En regardant la pièce (où en avouant l'avoir regardé), ils manifestent qu'ils ont posé leurs yeux sur l'effigie d'une idole, donc ils commettent une faute quant à la loi, qui interdisait de regarder des images humaines, à tel point que lorsque les soldats romains entraient à Jérusalem, ils avaient obtenu qu'ils n'utilisent pas leurs bannières à l'effigie de l'empereur !

Homélie pour le 29^e dimanche du temps ordinaire

(Le 18, 9h30 : Cruscades)

Je vous invite à lire cette page d'évangile comme font les juifs : en caressant le texte, comme on caresse une planche plate afin d'y déceler une aspérité, c.à.d. un détail qui attire l'attention, pour nous faire accéder au sens profond, caché à l'intérieur du texte.

Les ennemis de Jésus veulent le *prendre au piège*. Pour cela, ils commencent par lui « jeter des fleurs », puis lui posent la question : « *Est-il permis, oui ou non, de payer l'impôt ?* » Elle est là l'aspérité de ce texte, car l'original grec ne dit pas « payer l'impôt » mais « donner l'impôt » ? Jésus leur pose alors une question avant de leur dire : « *Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu, ce qui est à Dieu !* »

Voyons le sens de cette aspérité du texte : « *Est-il permis de donner l'impôt ?* » Les disciples des pharisiens et les partisans d'Hérode, parlent de « donner l'impôt », c'est là, leur erreur, erreur que Jésus corrige quand il leur dit de « rendre à César » ce qui lui appartient. Car du fait que la monnaie est frappée par César, elle appartient à César. Donc, on ne *donne* pas l'argent de l'impôt, on le *rend* : L'impôt, c'est la part qui retourne à qui frappe la monnaie.

Eux qui voulaient piéger Jésus par une de ses paroles, les voilà piégés par leurs propres paroles ! Alors, tel est pris qui croyait prendre ? Non ! Car Jésus ne veut pas les piéger. Il veut les libérer (comme nous) du regard qu'ils portent sur l'Argent !

L'effigie de la monnaie nous dit à qui elle appartient : au pouvoir qui nous la distribue par divers chemins. Nous, nous rendons cet argent, par des impôts, des taxes mais surtout par nos achats, par la consommation. La monnaie circule (même placée en banque, elle circule sur d'autres réseaux). L'argent est un système à vase clos, qui nous tient dans sa sphère. L'économie est un cycle. Et qui dit cycle, dit cercle qui enferme et renferme le cœur sur lui-même. Le chemin de l'argent est un chemin qui tourne en rond et finit par nous faire perdre la tête.

Jésus, lui, ne nous enferme pas, bien au contraire. Il nous enseigne comment aller vers Dieu. Dieu qui ne se focalise pas sur une personne qui deviendrait une idole à adorer. Jésus n'est pas l'effigie du Père, Il ne faut pas s'arrêter à l'apparence, Jésus est l'aspérité de Dieu. Il éveille, il révèle ! Il nous faut aller au-delà de sa personne pour trouver Dieu et ne pas nous arrêter à l'apparence, à toutes les apparences que nous lui donnons ! Aller vers Dieu est un chemin de liberté : pas d'effigie, pas d'inscription, pas d'obstacle.

Or, ce chemin de liberté est celui du don ! Oui, le chemin qu'enseigne Jésus est celui du don, parce qu'il est le chemin de l'amour et que l'amour ne renferme pas, ne réclame jamais un dû ! Nous croyons donner de l'argent, nous ne faisons que le faire circuler. L'amour, lui, nous fait dépasser ce cercle enfermement, parce qu'il ne demande rien en retour : il est gratuit, il ne piège pas, il ne capture pas !

« *Est-il permis de donner l'impôt ?* » La question posée n'a pas lieu d'être, répond en fait Jésus, puisque l'argent n'est pas dans le domaine du don ! A César, on ne donne jamais, on rend ! Dieu, lui, ne présente aucune facture, l'amour non plus ! Vu d'un côté, l'amour donne sans chercher un retour. Vu de l'autre, il reçoit sans chercher à rendre.

« *Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu, ce qui est à Dieu !* » Avez-vous remarqué enfin que Jésus ne dit pas « et rendez à Dieu ce qui est à Dieu » ? Le verbe n'est pas répété, nous, nous le sous-entendons. Or, Dieu ne parle jamais avec des sous-entendus. Donc, nous n'avons rien à rendre à Dieu. Simplement faire ce qu'il fait pour nous, gratuitement, sans devoir, sans obligation, simplement par amour : Donner, donner... donner ! Et quand nous donnons sans chercher en retour, nous quittons la sphère enfermante et limitée de l'Argent pour entrer dans la liberté infinie du Royaume de l'Amour : nous y goûtons à chaque don ! Et chaque don devient un pas de plus vers Dieu, une avancée sur notre chemin !